

Érotique en catastrophe

Cynthia Girard, *Nous lirons du bout des yeux*, Montréal, les Écrits des Forges, 1997

François Hébert

Volume 39, Number 5 (233), October 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60708ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1997). Érotique en catastrophe / Cynthia Girard, *Nous lirons du bout des yeux*, Montréal, les Écrits des Forges, 1997. *Liberté*, 39(5), 169–172.

Poésie

FRANÇOIS HÉBERT

ÉROTIQUE EN CATASTROPHE

Cynthia Girard, Nous lirons du bout des yeux, Montréal, les Écrits des Forges, 1997.

À commencer par le titre de son recueil, *Nous lirons du bout des yeux*, les titres de Cynthia Girard, avec leur panache et leur simplicité tout à la fois, leur audace, leur vérité en définitive, m'ont rappelé, je ne sais exactement pourquoi, le Denys Néron du début des années quatre-vingt, lequel frappait dans *L'Équation sensible* des titres du genre: «Vous reconnaîtrez Mozart à sa chevelure», ou encore: «Poème où s'épousent l'amour qui cherche et l'amour qui trouve». Magnifique, non? Mon côté primaire, précambrien, présocratique y trouve son compte. Quelques exemples de titres de Girard: «A-t-elle apprécié ta délicatesse», «Crie-nous ta peur profonde», «Le docteur Faust serait fier de toi», «Résolument mozzarella, mou et écrémé»...

Mais Néron était romantique, avait des manières; ici, le *vous* est devenu *tu*. Le lyrisme a déménagé dans le quotidien, dans le cru et l'ironique. Mozart s'est changé en mozzarella et il faut plutôt imaginer notre Cynthia – *Nous ne nous marierons pas à Salzbourg*, écrit-elle dans un poème – en compagnie d'êtres moins éthérés, moins romantiques, plus coupables et plus capables d'angoisses et de descentes aux enfers et de transgressions par définition

laides et de déprimés rares ou ordinaires. En compagnie d'un Langevin, d'un Vanier – non d'un Ouellette ou d'un Fréchette.

Tantôt l'on est dans un cercueil (et dans la fausse soie), tantôt l'on est au *peep show* (les mouchoirs par terre ne sont pas des ailes d'ange), tantôt l'on boit un cola diète (pour ne pas finir comme Bouddha, bedonnant et béat), tantôt l'on...

Érotique en catastrophe: ces trois mots extraits d'un poème résumeraient-ils toute la poésie de Girard? Noires amours: désespérément resplendissantes, illuminantes et foudroyées. Ou plus platement irrégulières – instables, anormales – et vite déçues. Nous sommes ici dans l'amertume des rêves détruits et dans l'ironie qui s'attaque à ce qui vous attaque: sur la défensive, comme des oiseaux blessés.

Le recueil est composé de deux sortes de textes et qui alternent: en prose, adressés à une deuxième personne le plus souvent masculine (obèse, épaisse), et en vers, surtout écrits à la première personne.

La prose est souvent mal écrite, il faut le dire; sans aucun doute l'éditeur est coupable de n'avoir pas aidé l'auteur à peaufiner son ouvrage. Girard a des images frappantes, crues mais suggestives, qui font qu'on ne voit pas immédiatement les lacunes. Page 5, par exemple, la ponctuation: *Nous devons donc changer le cours des choses, lorsque tu cracheras, il se formera un petit nuage au-dessus de ta tête et ce n'est que plus tard, lorsque tu auras oublié, sur l'estrade recevant ton prix que les morviats tomberont en cascade sur ton front déjà chauve.* L'orthographe, page 12: *on les empaillent, un pin-up, un camps de naturisme...* De page en page, le lecteur se doit de placer mentalement dans le texte *sic* sur *sic*; c'est sa seule façon de protester contre l'incurie des Forges.

Les vers sont plus soignés, souvent polis comme des métaux cruels, comme des couteaux, un peu comme dans

les premiers poèmes d'Anne Hébert (ceux du *Tombeau des rois*). Tenez: *Il n'y eut qu'un ciel / qu'une nuit / la marée rebondissait*. La dureté (la pompe de ce passé simple et le tragique de cette ténèbre) se trouve tempérée par quelque chose comme de l'humour: une marée qui a les propriétés d'une balle de caoutchouc, cela fait sourire le cœur. Et comment ne pas vouloir tomber dans les bras de cette voix qui nous souffle dans l'œil: *ton corps est un petit sapin accroché au rétroviseur*.

Attention cependant: l'apparente mignardise cache des profondeurs et je n'ai pas fini de réfléchir à des propositions du genre *chaque parfum a sa chambre* ou *les animaux savent-ils mentir*. *Chaque parfum a sa chambre...* Que de délicatesse, que de subtilité, que de nez philosophique il faut pour arriver à sentir, à exprimer cela qui n'a l'air de rien mais ouvre des mondes! Ou plus prosaïquement: la porte d'un motel ou d'une maison de passe.

On dirait qu'une histoire à deux personnages se dessine au début du recueil: une femme trompée se défoule et relate de façon sarcastique la chute de son ex (coureur de jupons, amateur de chips et de téléseries, souvent drogué, plus maso que sado, plus épais qu'un paquebot, plein de bébittes – fléau rendu biblique: *Une nuée pullulante te dirige* – et peut-être ayant contracté une maladie honteuse et l'ayant transmise à la femme qui parle... Il se dégage plus ou moins de l'histoire qu'autrui (l'homme en général ou son chum en particulier, on hésite) est particulièrement moche: *Ta vie s'apparente à un gros bloc de ciment qui tombe, qui siffle*. Difficile d'être plus direct, moins mallarméen. N'empêche que ça me ressemble assez, ce bloc, certains jours...

On se dit de telles choses en lisant les passages en prose et puis on les range au rayon des accessoires, pour s'occuper des enjeux plus importants qui transparaissent, quand ils ne crèvent pas les yeux, dans les poèmes. Car l'anecdote, c'est-à-dire la prose, s'efface derrière la voix

(coléreuse et tendre, lointaine ou intime) et mène toujours au poème comme à un enseignement, comme à une morale, comme à une prière, comme à une perplexité métaphysique.

Girard est sensuelle et intelligente à la fois, ce qui donne des horreurs du genre: *Ta liberté big-bang devra dorénavant s'arrêter à mon corps barrage de l'infini...* Mais aussi des choses plus senties, plus subtiles, du genre: *je n'aurai pas été / plus loin / survivre aux images / ces autoportraits que j'aurai glissés / dans vos plus beaux albums.*

Tour à tour l'on s'identifie à l'épais et à la princesse: l'on chute ou l'on chante. C'est le vieux sujet de la belle et la bête, quant au fond; et quant à la forme, prose et poésie font écho, dans le désordre, au duel.

Pluie de poussières à la fin: si le monstre semble avoir été pulvérisé, la belle pour sa part est devenue langage pur. Et un tantinet schizophrénique, non?

Je serai / une ombre chinoise / dans un cours d'allemand.